

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 1er MAI, 1879.

No. 36.

## L'HONNÊTE HOMME.

—François, dit monsieur Delloye en l'arrêtant, écoute; je t'avais promis les moyens de te rendre à Paris si tu devenais un homme laborieux; tu as surpassé toutes mes espérances, tu t'es conduit comme un honnête homme et surtout comme un homme de cœur. Tu as des droits à mon amitié, et je te l'accorde avec empressement... Eh! tiens, en souvenir de moi, qui t'ai porté bonheur, comme tu dis, et en mémoire de notre rencontre, prends cette montre; elle te rappellera, chaque fois que tu la consulteras, un vieil ami qui peut-être n'a plus guère de temps à rester sur la terre, mais qui ne cessera de penser à toi et de prier Dieu qu'il continue à bénir tes bonnes résolutions et à les récompenser par un sort prospère.”

François Muller écoutait monsieur Delloye la bouche béante et dans un trouble impossible à décrire; il ne pouvait en croire ni ses oreilles ni ses yeux; il n'osait point prendre la montre que lui présentait le médecin.

Enfin un torrent de larmes soulagea son émotion; il reçut le bijou, le couvrit de baisers, et serait tombé aux genoux du vieillard si ce dernier ne l'en eût empêché.

En ce moment Emile entra chez le médecin.

“ Vous le voyez, mon ami, s'écria monsieur Delloye, ceux-là qui disent l'espèce humaine méprisable et méchante blasphèment et sont des calomniateurs. L'homme est bien plus malheureux qu'il n'est coupable. Si l'adversité le fait tomber, tendez-lui la main; il se relèvera, et bientôt il saura se débarrasser et se purifier de la fange dont sa chute l'a couvert. Ne désespérez donc jamais de vos semblables, Emile, avant d'avoir tenté de les rendre meilleurs. Adieu, François, adieu, mon ami; va, pars, sois heureux; les bénédictions d'un vieillard t'accompagnent.”

François partit et retourna encore tout en larmes rejoindre le négociant parisien, auquel il fit voir la montre du médecin.

“ C'est un talisman qui te portera bonheur, lui dit-il en lui frappant sur l'épaule; j'augure bien de la destinée qui t'attend à Paris. Allons, voici

l'heure du départ; monte en voiture et partons.”

### IV.

*Georges à Emile.*

Paris.

Non, mon ami, je ne te plains point; non! Bien loin de là, je porte envie à ton existence laborieuse et agitée; car je voudrais, comme toi, entrer dans la vie réelle et ne point continuer ici le métier d'écolier dont nous gémissions tant au collège. Tu ne peux te figurer les ennuis que me causent des journées toujours pareilles, des travaux toujours les mêmes, une surveillance perpétuelle exercée sur moi, enfin une discipline intolérable pour quelqu'un qui pense et qui n'est plus un enfant. C'est acheter cher cette épaulette que j'enviais naguère comme un hochet et que je déteste maintenant; car je prévois dans la carrière une continuation de la servitude sous laquelle je me courbe ici.

Du reste je travaille peu. Quand nous étions ensemble, ton exemple m'animait, ton amitié réveillait sans cesse mon courage prêt à défaillir, et tu m'entraînais avec toi comme un cheval vigoureux entraîne, bon gré mal gré, le compagnon moins robuste qui se trouve attelé avec lui. Maintenant que je marche seul, mon allure a perdu, non pas sa force, car j'ai parfois des élans de vigueur, mais sa persévérance de force. Cela donne à mes supérieurs une assez pauvre idée de moi. Ils ne comprennent point qu'avec un peu d'imagination on puisse se trouver mal à l'aise dans l'état d'une vie monotone, et qu'on ait ses jours de ténacité comme on a ses jours d'effervescence. Il arrive de là que je suis consigné presque tous les jours de sortie, ce qui, loin de me rendre du goût pour les  $x$  et les  $a + b$ , me fait tirer tant ma chaîne qu'un de ses jours elle se rompra.... Oh! que j'aurais bien mieux fait de suivre les conseils et la volonté de mon père! Je serais à présent à faire mon droit, c'est-à-dire libre, sans contrainte, sans travail régulier et accablant! je serais un joyeux étudiant fréquentant peu les cours, mais en revanche allant de bal en bal, de fête en fête, de plaisir en plaisir! A quoi me sert-il d'être riche et jeune, puisque je me vois

privé de tous les plaisirs de la jeunesse et de la fortune?

Adieu, Emile! adieu! GEORGES.

*Le même au même.*

Paris.

J'ai eu hier une vive querelle avec l'un de mes supérieurs; il exigeait de moi je ne sais quel servile preuve d'obéissance que j'ai refusé... Il a insisté, j'ai refusé de plus belle, la discussion s'est terminée par l'ordre de me rendre aux arrêts. Mon père, a-t-on ajouté, va être prévenu de ma conduite et prié de me retirer de l'École. Que va dire mon père de toute cette funeste aventure?

GEORGES.

*Le président Valentin à Georges.*

Dunkerque.

Mon fils, je reçois une lettre du chef de l'École Polytechnique; il m'apprend que votre indiscipline vous a mis dans le cas d'être chassé de cet établissement et il me fait demander à quelle personne je désire qu'il vous fasse remettre.

Je n'ai pas besoin de vous exprimer mon mécontentement; ma douleur néanmoins est encore plus vive, car l'avenir m'inquiète pour vous, et je prévois bien des malheurs que vous attirera votre légèreté de caractère et indocilité à vous plier aux règles communes. Cependant, Georges, n'importe la carrière que vous suivrez, n'importe la position que vous occuperez dans le monde, il faudra vous y soumettre à des conditions et à des devoirs que vous ne pourrez enfreindre sans compromettre votre bonheur, sans manquer à vos devoirs. Or, mon fils, chaque fois que l'on manque à ses devoirs sociaux, on en reçoit un contre-coup fatal. Tout jeune que vous êtes, toute frivole que soit en apparence la faute d'un écolier indiscipliné, vous ne tarderez point à reconnaître la défaveur que va jeter sur vous dans le monde cette parole que chacun se répêtera en vous voyant: “ Il a été chassé de l'École Polytechnique.” Si vous voulez aborder le barreau, cette objection s'élèvera entre vous et votre avancement, si, plus tard, vous désirez former un mariage avantageux; elle se trouvera dans la bouche du père dont vous demanderez la fille. Le temps ne l'effacera point; la meilleure conduite ne sau-

rait parvenir à vous en faire absoudre.

Il est de mon devoir, Georges, de chercher à atténuer autant que possible les effets de ce trop grave événement. Je prie un de mes amis d'aller vous reprendre à l'École Polytechnique. Grâce à la haute position qu'il occupe, j'espère qu'il obtiendra de vos supérieurs que votre sortie de l'École soit regardée, non comme une punition, mais comme une démission.

Sitôt sorti, vous vous ferez inscrire sur la liste des étudiants en droit.

Puisse votre conduite future me faire oublier votre conduite passée!

Votre mère se trouve beaucoup plus malade depuis quelques jours; le chagrin que vous lui avez fait en est cause.

Votre père,  
le président VALENTIN.

—  
*Georges à Emile.*

Paris.

Libre! Emile, libre! plus d'heures régulières d'études! plus de portes qui se ferment! plus de maîtres qui réprimandent et contraignent! Libre! te dis-je. Libre d'errer dans ce beau Paris! Libre de rester, si je le veux, toute la journée dans ma jolie petite chambre! Libre! entièrement libre! Aussi tout est joie, tout est plaisir pour moi! Les boulevards où la foule afflue, les théâtres où l'on rit et où l'on pleure, le monde, les bals, les promenades, tout à moi! Adieu! je te quitte; des camarades m'attendent pour une joyeuse partie.

GEORGES.

—  
EMILE À GEORGES.

Cambrai.

Tu es gai, tu es content, tu ris, tu t'amuses, après le fatal malheur que tu t'es attiré. Oh! Georges! Georges! est-ce bien? dis-moi! Au lieu de regagner l'amitié de ton père par ta bonne conduite, tu te livres à des extravagances dont je ne saurais trop m'affliger. Au nom de ta mère malade, mon ami, au nom de mon amitié pour toi, change de conduite, et songe aux conséquences de pareilles folies. Adieu. Réponds-moi de suite.

EMILE.

—  
*Georges à Emile.*

Paris.

Vraiment, mon cher moraliste, tu prêches à ravir, et ta lettre, que j'ai lue à quelques-uns de mes joyeux camarades, les a fait rire aux éclats. Mon Dieu! que tu es un vrai provin-

cial et que tu vois les choses mesquinement et avec de singuliers préjugés! Selon toi, il faudrait, à mon âge, vivre comme si j'étais vieux, et, malgré la fortune de ma famille, me condamner à des privations et à des ennuis auxquels sait se soustraire même le plus pauvre des étudiants. Que dirait-on de moi, mon cher garçon, si l'on me voyait passer ma vie à étudier des auteurs que personne n'étudie, à suivre des cours que personne ne suit? Mais ce ne serait plus vivre, ce serait être galérien ou pis encore. Non! mon bon Emile, non! Je crois à ton amitié, je reçois volontiers les conseils qu'elle te suggère de m'écrire; mais tu me permettras de ne point les suivre, et même de m'en amuser. Tu ressembles un peu à ce pauvre renard sans queue, qui s'évertuait à persuader à ses confrères que rien n'était plus beau qu'une queue coupée. La vie que je mène est trop verte pour ta bourse, et bonne pour des goujats, comme dit La Fontaine. Fabrique donc tes cuirs, promène-toi avec ton vieux médecin à perruque, et encreûte-toi de tous les préjugés de ce digne monsieur: tu en es le maître, d'autant plus que tu ne peux guère faire autrement. Tu t'extasies sur les services que te rend cet homme, sans songer qu'il est sûr, en le faisant, de ne pas perdre un sou, et que, par la reconnaissance qu'il s'acquiert à tes yeux, il te met dans la nécessité de l'écouter, et même de croire à toutes les billevesées qu'il lui plaît de te débiter. Il vaudrait mieux pour toi payer de l'argent à quinze du cent, comme celui que me prête un usurier de mes amis. Du moins, avec celui-là, j'en suis quitte pour payer un peu cher son argent; mais, grâce à Dieu, il ne me parle point; il ne me prêche point; et si, par hasard, il le faisait, ce serait dans un langage plus allemand, je crois, que français, dans la langue de Salomon et de Jonas, ce qui me resterait tout-à-fait indifférent, parce que je ne comprends pas plus l'une que l'autre; adieu, Emile.

GEORGES.

—  
*Emile à Georges.*

Cambrai.

Tu as cru me blesser par ta lettre, Georges, tu n'as fait que m'affliger profondément. Il ne te manquait plus que d'insulter à ton père et à ta mère pour rassembler dans ta lettre tous les genres d'impiété. Ton camarade, ton frère, moi, Georges, je m'y trouve tourné en dérision ainsi que mon bienfaiteur, celui que j'aime comme un père. Puis, tu parles de la vertu et du travail en termes railleurs, et tu n'arrêtes pas tes irrévérences même quand il s'agit des Saintes Écritures. Tu te prépares de bien

grands repentirs, Georges! N'importe, mon ami! Tu me trouveras alors comme tu m'as toujours trouvé, ton ami dévoué, prêt à tout quitter, à tout sacrifier pour celui dont il a juré d'être le frère. Adieu, Georges.

EMILE.

—  
*François Muller au docteur Delloye.*  
Paris,

Monsieur le docteur,

Je mets la main à la plume pour vous faire savoir que je suis arrivé à Paris, en bonne santé, et confus des bontés de monsieur Vergennes, qui me comble de générosité, et qui me traite de manière que je le bénis du matin au soir.

J'ai été, il y a trois jours, installé dans ma nouvelle place, et je me suis mis à la besogne avec une grande gaieté de cœur et l'intention de faire de mon mieux. Cela ne m'a point été difficile du reste, puisqu'il s'agissait seulement de tenir en ordre le bureau et d'aller en recettes dans la journée. On appelle aller en recettes, se rendre chez toutes les personnes qui ont signé des lettres de change échues. J'ai bien reçu de la sorte soixante mille francs, le premier jour.

Comme, grâce à Dieu, je sais lire et écrire, cela n'a pas été le plus difficile. Ce qui m'a donné du mal, ça été de me reconnaître dans les rues et de trouver mon chemin; car Paris est bien grand, et la tête tourne quand on se trouve au milieu de cette foule grouillante et du bruit que font les voitures. Néanmoins, je n'ai point tardé à me faire à tout cela, et je suis rentré à quatre heures au bureau, tout en nage, mais après avoir terminé mes courses et achevé complètement mes recettes. Sur quoi, monsieur Vergennes a bien voulu me dire qu'il était satisfait de moi, et que j'étais un honnête garçon. Je ne saurais vous exprimer, monsieur le docteur, la joie que m'ont fait éprouver ces paroles, surtout la manière dont elles m'ont été dites.

Quand j'ai fini ma journée, je monte dans une jolie petite chambre que j'occupe dans l'hôtel même, et là, je travaille à régulariser mon orthographe, à faire mon éducation. J'ai trouvé un maître qui n'est pas trop cher, et qui me montre avec beaucoup de patience; car j'ai la tête un peu dure, et ce n'est pas toujours du premier coup que je comprends ce que l'on m'enseigne. Mais avec l'aide de mon maître, et comme j'ai bonne volonté d'apprendre, j'espère bien arriver à acquérir le savoir indispensable à tout homme dans ma position.

Vous excuserez la longueur de ma lettre et sa mauvaise orthographe, monsieur le docteur; je n'ai encore que bien peu de leçons; cependant, je n'ai pas voulu attendre d'être plu-

fort pour vous remercier et vous dire tous mes bonheurs ; car c'est à vous que je les dois. Sans vous, sans vos conseils, sans vos généreux secours, je serais encore un misérable mendiant que l'ivrognerie n'aurait point tardé à abrutir, et conduit peut-être au crime ; tandis qu'à l'heure qu'il est, je me trouve le plus heureux des hommes, content de moi, honnête et traité par chacun avec estime. Aussi, Monsieur, je ne suis qu'un pauvre homme, sans puissance et sans fortune, et j'é suis bien peu de chose ; mais si jamais vous ou quelqu'un de ceux que vous aimez avaient besoin de moi, je quitterais tout pour les soigner ; ma vie, mon sang, tout leur appartiendrait. Je n'ai plus qu'une chose seule à demander à Dieu qui me comble de ses faveurs, c'est que l'occasion de vous prouver ma reconnaissance se présente bientôt.

Je suis avec respect, monsieur le docteur, votre très humble et très obéissant serviteur,

FRANÇOIS MULLER.

Il est aisé de comprendre quel chagrin causa à Emile la lettre de son ami Georges. On ne perd point ainsi tout à coup, sans une vive douleur, la foi que l'on avait dans une personne chérie. Le jeune négociant ne pouvait en croire ses yeux et se pensait le jouet d'un rêve mauvais. Il lisait et relisait la fatale lettre, s'arrêtait à chaque phrase et ne savait point se résigner à en comprendre le sens, qui n'était, hélas ! que trop clair. Sans les affaires impérieuses qui le retenaient maintenant à Cambrai, surtout sans la mauvaise santé de son père, dont le déplorable état faisait chaque jour des progrès plus funestes, il serait parti pour Paris, il aurait embrassé Georges ; il ne l'aurait point quitté avant d'avoir obtenu de lui qu'il changeât de conduite et qu'il renouât aux mauvaises sociétés dans lesquelles il puisait de si funestes doctrines. Mais comment se résoudre à quitter un père impotent et qui ne retrouve un peu de raison qu'en voyant son fils près de lui ? Comment abandonner pour quelques jours sa mère et ses sœurs ? Comment compromettre des affaires importantes et s'exposer à perdre des nouveaux clients que pourraient mécontenter et éloigner des retards et de la négligence ? S'il ne s'agissait que de lui, que de sa propre fortune, il pourrait tout négliger ; mais il ne lui est point permis de compromettre le repos et le bien-être de sa famille. Vous pouvez donc vous figurer l'inquiétude et la tristesse dans lesquels le docteur trouva Georges plongé quand le premier vint tout joyeux lui montrer la lettre de François.

J'ai le cœur joyeux et je me sens léger comme si je n'avais que vingt ans, mon cher Emile. Cela fait tant de bien de voir entrer et persévérer dans la bonne voie un honnête homme fait pour le bien et que la fatalité dirigeait déjà vers le mal. François le mendiant, il m'est aisé de le prévoir, devenu maintenant un garçon de caisse, actif, probe et laborieux, ne tardera pas à friser un commis intelligent. Son protecteur l'aime et a deviné tous les bons sentiments qui se cachaient sous une enveloppe grossière ; il continuera à prendre un vil intérêt aux progrès de cet homme, en lutte avec sa nouvelle éducation et sa position subalterne. François est intelligent, hardi et persévérant ; peut-être arrivera-t-il un jour plus haut qu'il n'oserait même l'espérer dans ses rêves les plus dorés.

— Mais qu'avez-vous donc ? mon cher Emile, demanda le docteur en s'interrompant : vous ne partagez point ma joie, vous m'écoutez à peine, et vous paraissez même plongé dans un profond chagrin.

— Je suis bien triste, en effet, mon respectable ami, et vous comprendrez ma tristesse quand vous aurez lu la lettre que j'ai reçue ce matin de Georges.

Le docteur prit la lettre et la lut à diverses reprises.

— Vous avez raison de vous affliger pour votre ami, dit-il en rendant la lettre à Emile, ce sont là des symptômes peu rassurants, et je crains bien que Georges ne perde son avenir, tandis que le pauvre François s'en crée un. Georges est une intelligence faible qui se croit forte ; François est une intelligence forte qui se croit faible ; voilà la différence qui existe entre eux, et qui perdra le premier en portant peut-être loin le second. Léger, sans amour du travail, assez malheureux pour n'avoir rien à redouter du besoin, du moins à l'heure qu'il est, Georges oisif, ennuyé, livré à de mauvais conseils, se livre à l'inconduite et fait des dettes, que paiera sa famille assurément. Mais, mon cher Emile, on n'est déjà plus tout-à-fait un honnête homme quand on manque de probité envers soi et envers sa famille.

— Et puis d'ailleurs, à le bien prendre, les dettes ne sont qu'un véritable vol ; un vol aux yeux de la conscience, souvent même plus coupable que le vol puni par la loi. En effet, les dettes réunissent l'hypocrisie et la lâcheté au larcin. S'introduire chez un pauvre marchand, tromper sa confiance, en obtenir des objets qu'il a payés de son argent et de ses sueurs, les recevoir en prenant l'engagement d'en acquitter le prix, engagement menteur et félon, n'est-ce pas cent fois plus honteux, plus lâche

que de briser une fenêtre ou crocheter une serrure pour y prendre un peu de pain dont on a faim ?

— Eh bien ! tous les jours on entend des gens se vanter de leurs dettes, en rire et en tirer vanité, comme le fait votre camarade Georges. Au théâtre, si l'on parle de débiteurs et de créanciers, c'est pour jeter le ridicule et le blâme sur ces derniers et pour exalter aux nues les autres. Il n'est point de tours qu'on ne pardonne aux fripons qui ont dépouillé des marchands ou fait des billets illusoires. Celui qui doit est toujours charmant, celui auquel on doit est toujours bafoué et laid. C'est ainsi que l'on jette des paradoxes dans l'esprit des jeunes gens, et qu'on leur fait envisager sous des aspects favorables, une des plus hideuses faces de l'esqueroquerie.

— Vous comprenez avec quel empressement saisissent cette réhabilitation du vice les insensés qui n'ont point le courage de restreindre leurs besoins aux proportions de leur fortune. Comme il leur en coûterait trop de rougir de leur ignoble conduite, ils trouvent plus commode de s'en vanter et d'en tirer vanité. Mais, hélas ! par combien de remords et d'humiliation ne faut-il pas passer avant d'arriver à ce degré de dépravation ! Relisez la lettre de Georges ; vous y trouverez, sous les plaisanteries les plus folles, une contrainte et un malaise douloureux. Il ne croit pas encore aux idées fausses qu'il voudrait paraître croire... Hélas ! il n'arrivera que trop tôt à acquiescer tout-à-fait ces funestes idées ; car ses besoins vont s'étendre davantage, et avec les besoins nouveaux arriveront de nouveaux et de pires moyens d'y satisfaire. Les deux cents francs par mois que lui donne son père depuis longtemps lui paraissent insuffisants. Avant deux mois, les deux cents francs de dettes qu'il a ajoutés à sa pension mensuelle lui sembleront aussi incomplets ; il lui faudra les doubler, puis les tripler ; puis encore plus ; car Georges marche sur un terrain sans fond et dans lequel on s'engage toujours plus avant. Il n'en est encore qu'aux emprunts à ses amis et aux fournisseurs qu'il ne paie pas. Viendront bientôt les dettes usuraires, dont il se vante bien dans sa lettre, mais que je ne crois point qu'il ait encore abordées ; c'est une forlanterie par anticipation.

— Alors il est perdu ; car il engagera, dans cette lutte entre des misérables et lui, son présent, son avenir, son honneur et le repos de sa famille. Viendront après cela les poursuites de la justice, les recors, la prison et la honte... Une fois familiarisé avec la honte, tout est perdu pour lui.

A continuer.

## QUAND EST-ON MORT.

La société médico-légale de New-York a entendu dans sa séance de mercredi dernier un rapport lu par le Dr. Wooster Beach sur "l'inspection des morts." Il résulte des traits présentés par le rapporteur que les lois actuelles de l'État ne fournissent aucune garantie contre les ensevelissements prématurés.

On sait que les signes positifs de la mort sont encore incertains par la science. Des académies et des particuliers ont fondé en France et en Italie des prix pour récompenser la découverte qui permettra de connaître la mort avec certitude. En France on obvie à cet inconvénient en interdisant l'inhumation avant 48 hrs. En Allemagne, certaines villes possèdent des maisons mortuaires où les corps sont exposés et conservés jusqu'au moment de la corruption.

Aux États-Unis, il n'existe aucun règlement qui s'applique à cette importante sujet. Le Dr. Wooster Beach a conclu en réclamant une déclaration municipale fixant le minimum du temps qui doit s'écouler entre la mort et l'inhumation.

—:o:—

## LA FEMME A RECHERCHER.

Elle ne se met pas en parade comme une marchandise d'exposition. Elle n'est pas ce qu'on appelle fashionable. Généralement, elle n'est pas riche; mais vous trouvez en elle un cœur pur, généreux et sensible. Lorsque vous la connaissez, vous comprenez toute la différence qu'il y a entre elle et ces femmes du dehors qui s'offrent tous les jours en exhibition.

Si vous pouvez mériter son affection et l'obtenir pour épouse, vous y gagnez du tout au tout. Elle ne vous demandera pas une voiture et une maison de première classe. Elle portera des robes simples et unies et saura les tourner quand le temps les aura fait changer, afin de n'être pas à la peine d'en acheter de nouvelles. Elle tiendra tout net et bien arrangé dans votre maison, et lorsque vous rentrerez elle vous y sourira, et il vous semblera posséder un vrai paradis. Elle recevra vos amis très-peu de avec dépense, et vous étonnera lorsqu'elle vous fera comprendre que le bonheur dépend peu de l'argent. Elle vous fera aimer votre sort et vous fera comprendre combien sont à plaindre ceux qui pensent devenir heureux en s'enrichissant.

Avec une telle femme, avec ou sans de l'or, vous serez riche, votre bonheur est assuré.

—:o:—

## RECETTES.

Un fermier, après 10 ans d'expérience dans le Colorado, déclare qu'il a trouvé le moyen de garantir les pommes de terre des ravages terribles de la mouche à patates. Il engage les cultivateurs à semer une ou deux graines de lin dans chaque monticule où est enfermée la pomme de terre. Il affirme que les mouches à patates évitent avec le plus grand soin tous les endroits où la graine de lin est plantée et que, pendant dix années il a eu des récoltes superbes quand ses voisins ne pouvaient rien obtenir.

Le române est bien simple et peut être tonté facilement par nos fermiers.

Un Américain raconte ainsi un assez amusant moyen de vérifier la nourriture des chevaux; ce moyen est employé dans l'Amérique du Sud. Voyageant à cheval dans ces parages, il s'informa auprès du valet qu'il avait à son service s'il était certain que ses bêtes consommassent toute la nourriture qui leur était allouée dans les lieux où il s'arrêtait.

"J'en suis certain, répondit-il. Mes compatriotes ont, il est vrai, l'habitude de se voler les uns les autres et de dérober jusqu'à la nourriture destinée aux chevaux, mais je possède un moyen efficace de découvrir leur supercherie.

—Et comment cela?

—J'ai la précaution de mêler un certain nombre de petite cailloux à la ration d'orge qui leur est donnée. Les chevaux ont toujours soin de les laisser de côté, et quand ils ont fini de manger je vérifie si le nombre de cailloux laissés correspond à celui que j'ai mis dans l'auge avec le grain. Dans le cas affirmatif, il n'y a pas eu de vol; dans le cas contraire, si deux, trois ou quatre cailloux manquent, il m'est démontré qu'une portion de la ration a été soustraite. Je fais grand bruit, et, comme les voleurs ignorent comme je m'y prends pour les découvrir, la peur les saisit, une peur superstitieuse... et ils ne récidivent pas.

—:o:—

## VARIÉTÉS.

Voici un sermon très-court, publié dans les journaux anglais:

"L'homme est né pour la peine, comme les étincelles s'élèvent en potillant. (Job. v. 7.)

"Je diviserai mon discours sur ce texte en trois points:

"1o L'entrée de l'homme dans le monde;

"2o La carrière de l'homme dans le monde;

"3o La sortie de l'homme de ce monde.

"Son entrée dans le monde est nue;

"Sa carrière dans le monde est trouble et soucis;

"Sa sortie de ce monde le conduit personne ne sait où.

"Pour conclure, si nous faisons bien ici, nous trouverons bien là.

"Je ne vous en dirais pas davantage, quand même je prêcherais pendant un an."

\*:\*

## TERRAIN EN FRICHE

La dime nuisait énormément à l'agriculture; elle en était le fléau. Un curé disait à son paroissien:

—Maître Pierre, il me semble que, si vous ôtiez les cailloux de ce terrain, que si vous le fumiez et le labouriez bien, et que si vous y semiez du blé, vous pourriez y faire de bonnes moissons.

—Me promettez-vous de n'y jamais dîmer, monsieur le pasteur?

—Je ne puis renoncer aux droits de la cure.

—Eh bien, moi, je vous donne le champ, si, en faisant tout ce que vous dites, vous me permettez d'en recevoir la dime.

## TERREUR JUSTIFIÉE

Un officier traversait la rivière dans une barque avec un curé qui y avait fait entrer son âne. Le pauvre animal tremblait de tous ses membres. L'officier, qui était tenté de se moquer du révérend, commença la conversation en lui demandant le motif de ce tremblement:

—Si vous aviez, comme mon âne, répondu le curé, la corde au cou, les fers aux pieds et un prêtre à vos côtés, vous trembleriez bien davantage!

\*:\*

Un individu qui donne à dîner peut bien traiter son monde, et cependant être stupide.

\*:\*

Le pauvre, même si ce qu'il dit est utile, n'est jamais écouté qu'avec défaveur; ses discours ne persuadent ni n'éclaircissent; mais le riche, ne proférant-il que des mensonges est sûr d'inspirer toujours la confiance.

\*:\*

X...avait une femme charmante. Elle mourut, et après quelque temps notre veuf épousa en secondes noces une femme d'un caractère détestable.

Un de ses amis étant venu le voir lui demanda:

—Où est votre femme?

—Ma femme est au ciel...mais madame X est dans le salon.

\*:\*

Entre amoureux:

—Je t'assure que cela a été imprimé.

—Mais on ne l'a pas publié; voyons ma chérie, tu fais peut-être une différence entre imprimer et publier.

—Et une grande, répondit la jeune fille.

Elle hésite un instant, puis ajoute en rougissant.

—Tu peux très bien imprimer un baiser sur mes lèvres...mais tu n'as pas le droit de le publier.

\*:\*

Chez le juge d'instruction.

L'accusé, d'un air contrit:

—Oui je l'avoue en rougissant, j'ai pénétré chez lui pour le voler; mais je n'ai jamais eu l'idée de tremper mes mains dans son sang!

—Soit, vous n'en avez pas eu l'intention. Mais s'il avait entendu du bruit, s'il avait appelé; si.....?

L'accusé, changeant brusquement de ton et d'allure:

—Oh! du moment que c'est lui qui aurait commencé, ça, c'est autre chose!

## JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jedis à Ottawa, Ont.,  
par P. NAP. BUREAU.

## CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an..... \$0.50  
Six mois..... 0.25  
Un numéro..... 0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,  
170 1/2 rue Sparks, Ottawa.